

On peut cependant considérer que l'édition de ces articles, dont il faut se féliciter, n'est pas aussi satisfaisante qu'elle aurait pu l'être. Tout d'abord parce qu'elle n'est pas toujours très soignée. Indiquée la plupart du temps, la provenance des textes réunis dans ce volume n'est pas toujours mentionnée, par exemple. La quatrième de couverture, qui écrit quatre fois Bélaval avec un accent et une fois Leibniz, est malheureusement révélatrice d'un certain manque d'attention dans l'édition de ce volume.

Mais, plus au fond, il y aurait sans doute matière à discuter sur l'opportunité d'intégrer dans ce recueil certains des articles qui y sont rassemblés. Le lecteur est évidemment très heureux d'y trouver des articles difficilement accessibles. Il peut comprendre à la rigueur que la nature d'un tel volume justifie qu'on y insère aussi certains articles qui sont en revanche facilement disponibles, comme l'article « Diderot » de l'*Encyclopedia Universalis* ou la préface de l'édition « folio » de *Jacques le Fataliste*. Mais il commence à trouver qu'on se moque un peu de lui quand on lui ressort dans ce volume d'articles consacrés à Diderot un article sur « Diderot et Leibniz » que Belaval lui-même avait déjà repris dans son volume *d'Études leibniziennes*.

Enfin, si Belaval avait fait lui-même ce recueil, on peut tout de même se demander s'il aurait jugé bon d'y insérer tous les articles de comptes rendus, notamment ceux qui sont consacrés à l'actualité diderotienne dans *Critique*, en 1955-1956. Il était sans doute intéressant, en 1955, d'être informé du contenu et d'avoir un écho critique des publications récentes de I. W. Alexander, de A. Vartanian, de M. W. Wartofsky. Mais l'actualité d'il y a cinquante ans n'est plus tout à fait la nôtre. On peut juger qu'un compte rendu, aussi excellent soit-il, n'a pas vocation à l'intemporalité.

Colas DUFLO

Pierre HARTMANN, *Diderot, la figuration du philosophe*, « Les essais », Paris, José Corti, 2003, 368 p.

Il est rare d'éprouver un réel plaisir à la lecture d'un livre d'histoire de la littérature, quelque importance qu'il puisse avoir par ailleurs. Il y faut l'impression d'apprendre des choses nouvelles ou de comprendre de façon nouvelle des choses anciennes, mais encore l'intelligence des démonstrations et des exemples, mais encore et peut-être surtout, du style. C'est ce plaisir que procure le livre de Pierre Hartmann. Parce qu'il est très bien écrit. Parce que les nombreuses analyses qui nourrissent ce texte sont toutes d'un grand brio. Parce que l'axe directeur de ce travail donne à lire l'écriture de Diderot, dans sa spécificité même par rapport aux autres écrivains des Lumières, sous un jour souvent nouveau.

L'intelligence et la finesse des analyses est ce qui frappe d'abord le lecteur. Pierre Hartmann va souvent chercher des passages peu commentés (le préambule de la *Promenade du sceptique*, l'apologue du Mexicain de l'*Entretien avec la Maréchale*, la critique du *Saint Denis* de Vien...) et en donne une lecture qui les rend soudainement plus intéressants qu'on ne l'aurait cru d'abord. Il s'emploie aussi à relire de façon minutieuse des moments plus connus de l'œuvre de Diderot, tels que la mort de Saunderson, la « promenade Vernet », le commentaire de son propre portrait... mais toujours en apportant une touche nouvelle. Il y a une « méthode Hartmann », ou du moins certains traits caractéristiques de ses commentaires. Le plus frappant est la

recherche systématique de l'incongruité qui fait sens ou, à défaut, de tous ces effets de décalage, de « bougé », d'incohérence ponctuelle du texte diderotien. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, souligne-t-il qu'il y a de quoi sursauter à entendre Orou, sauvage des mers du Sud, se référer à l'étoile polaire ; ce n'est pourtant pas pour entonner le vieux couplet de l'inadvertance de Diderot, auteur inconséquent et contradictoire, mais pour souligner combien cette incongruité vient ajouter la touche la plus cocasse à tous les indices qui dénoncent, dans le texte même de Diderot, les discours des Tahitiens du *Supplément* comme des fictions, et qui appellent le lecteur à la vigilance critique. Pierre Hartmann tire ainsi de son commentaire de la « promenade Vernet » une leçon qui vaut pour l'ensemble de ce qui l'intéresse et qu'il met en valeur dans l'écriture de Diderot : « S'il est avéré que l'esprit philosophique gagne sur la poésie et qu'« il n'y a plus moyen de faire des contes à nos gens », restait à inventer une fiction d'un genre nouveau, dont l'écriture programmât la mise à distance avec la cessation de l'illusion qui la fonde. [...] Il est incroyable combien l'incrédulité apporte de ressources à la fiction, et la littérature de force entraînant à la philosophie » (p. 138-139).

On touche ici à l'axe directeur de l'interprétation de Pierre Hartmann. Comment, chez Diderot, s'organise de façon unique la compénétration du littéraire et du philosophique ? La philosophie n'est pas l'adversaire de la poésie ; inversement, la fiction n'est pas au service de la théorie ; mais l'écriture littéraire devient le mode idoine du déploiement de la pensée. Selon P. Hartmann, Diderot le fait en mettant en scène la pensée par la *figuration du philosophe*. Et, de fait, les figures de philosophes se bousculent dans l'œuvre de Diderot, depuis Mirzoza déguisée en chauve-souris jusqu'à Sénèque aux prises avec son temps. Elles assurent la représentation de la pensée, mais pas seulement, ou pas simplement à la façon dont saint Augustin se met en scène lui-même dans ses dialogues philosophiques. Car, autant le déploiement de l'écriture littéraire, chez Diderot, est travaillée par l'autocritique philosophique permanente de la fiction à l'intérieur de cette fiction même, autant l'émancipation de l'écriture fictionnelle vient à la fois approfondir et perturber le message philosophique. *Le Neveu de Rameau*, dont P. Hartmann livre une belle lecture, est ici l'œuvre emblématique, où Diderot défie avec allégresse en son laboratoire littéraire la figure du philosophe-bourgeois qu'il a aussi contribué à édifier.

P. Hartmann remarque que la littérature est finalement la seule « science expérimentale » que Diderot ait jamais pratiquée. Mais quelles expériences, et avec quelle constance dans la fabrication d'objets expérimentaux ! « L'a-t-on assez remarqué, il n'est aucun texte majeur signé Diderot qui se laisse assigner à un genre défini. Diderot n'a écrit que des anti-romans, des contes qui n'en sont pas, des Salons qui transgressent d'emblée les lois du genre, des dialogues qui rompent avec tout modèle connu. Qu'est-ce à cet égard que le *Rêve de D'Alembert* ? À l'instar du *Neveu de Rameau* ou du *Supplément au voyage de Bougainville*, un monstre littéraire. Mais à la différence des monstres biologiques voués à une disparition rapide pour cause d'inadaptation, les monstres sortis de l'atelier diderotien sont singulièrement vivaces. Ce sont d'« effrénés chèvres-pied », enfants bâtards de la littérature et de la philosophie » (p. 189).